

# « Ce que lui doivent les jeunes »

Une nécrologie de Romain Rolland par Boris Schreiber<sup>1</sup>

Denis Pernot

Envisagée avec le recul des années aussi bien que remise dans le contexte des lendemains immédiats de la disparition de Romain Rolland, une nécrologie comme celle-ci, signée par un jeune homme qui n'a derrière lui aucune œuvre, sinon une vingtaine d'articles, tous parus dans le même organe marseillais, dit plus de celui qui l'a rédigée que de l'écrivain auquel elle rend hommage. Boris Schreiber a beau s'y ériger en porte-parole d'une génération (« ce que lui doivent les jeunes » ; « génération naissante » ; « il nous apporta, à nous », etc.), ce qui lui est d'autant plus facile que la « jeunesse » est un des axes structurants de ses interventions dans *Rouge Midi*<sup>2</sup>, il y parle de lui, à partir de la connaissance qu'il a de l'œuvre de Rolland. Celle-ci semble mince, l'écrivain n'étant mentionné qu'à deux reprises dans les pages (inédites) de son Journal, Schreiber signalant, le 17 novembre 1941, qu'il lit « le premier volume » de *Jean-Christophe*. Il n'envisage en outre ici l'œuvre de Rolland que de loin, allusivement, à partir d'éléments biographiques, déjà bien connus, puisqu'il évoque, revenant à un passage d'*Enfance. Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1938) de Paul Vaillant-Couturier, l'épisode où celui-ci raconte l'épreuve orale du baccalauréat, qui le mit en présence de Rolland et, auparavant, la copie d'examen qu'il lui a remise (sans savoir alors qui la corrigerait)<sup>3</sup>,

puisqu'il revient aussi, épisode fameux, sur la lettre que Rolland écrit à Tolstoï et la réponse que celui-ci lui adressa (1887).

Anecdotique est donc l'épisode qu'il associe d'abord au nom de Rolland. Sa mention tient, pour une part sans doute, à l'orientation communiste de *Rouge Midi*, où ne pouvait qu'être bien perçue une référence à Vaillant-Couturier (référence toutefois absente des nécrologies parues dans *L'Humanité*), l'hommage que signe Schreiber paraissant en outre sous la citation d'une lettre, datée de 1919, de Barbusse à Rolland. Elle est toutefois surtout liée à des éléments d'ordre personnel et renvoie à la scolarité, décousue, qui a été celle de Schreiber depuis son arrivée en France à la fin des années vingt, et aux difficultés qu'il a rencontrées alors : difficultés à maîtriser le français et les codes de la sociabilité lycéenne ; difficultés liées à la xénophobie de certains de ses camarades ; difficultés, aussi et surtout, à se faire reconnaître pour un bon élève et un écrivain en devenir tant par ses professeurs que par ses condisciples. Alors qu'il écrit des poésies<sup>4</sup>, qu'il ne cesse d'évoquer aux uns et aux autres ses essais d'écriture romanesque, qu'il se vante de connaître Gide et de correspondre avec lui, il se saisit, en mettant en avant l'ouverture d'esprit professoral de Rolland, de l'occasion de critiquer tous ceux, à commencer par ses enseignants (« Tel professeur, un jour, se moqua

1. Sur Boris Schreiber (1923-2008) et son œuvre, le lecteur intéressé pourra consulter le site de l'Association Schreiber (<http://www.boris-schreiber.fr>) où sont réunies des informations biographiques et bibliographiques et donnés à lire de larges extraits de son Journal. Sur ses productions romanesques et autobiographiques, il pourra se reporter aux études réunies dans *Boris Schreiber : une œuvre dans les tourments du siècle*, dir. Denis Pernot, EUD, « Écritures », 2013. Après que Schreiber a obtenu le Prix Renaudot (1996) pour son roman autobiographique *Un silence d'environ une demi-heure*, l'ensemble de ses écrits personnels a été repris en collection « Folio » chez Gallimard.

2. Sur ce point, voir « Les Jeunes ont su se battre », *Rouge Midi*, 10 septembre 1944 ; « Jeunesse, espoir du pays », *ibid.*, 16 novembre 1944 ; « SOS pour les jeunes malheureux », *ibid.*, 24 novembre 1944 ; « Pour que les jeunes retrouvent leurs droits », *ibid.*, 29 novembre 1944. Schreiber collabore à *Rouge Midi* au lendemain de la libération de Marseille, à laquelle il participe, et y signe ses interventions du pseudonyme de Bes. La nécrologie de Rolland est le dernier article qu'il y donne puisqu'il est alors remercié suite à une altercation avec un autre journaliste.

3. Dans l'édition illustrée d'*Enfance. Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (Paris, « Hier et aujourd'hui », 1946) figure un dessin de Vaillant-Couturier montrant Rolland, vu de dos, l'interroger à son oral du baccalauréat. Vaillant-Couturier n'indique pas dans son ouvrage que Rolland a été le correcteur de sa composition « terminée » en vers.

4. *Rouge Midi* en publie une (« Aux survivants ») dans sa livraison des 26-27 novembre 1944.

devant nous de la « Tour d'ivoire » de Romain Rolland... ») qui n'ont pas vu en lui l'écrivain en herbe qu'il pensait être, ni reconnu son talent. Il fait ainsi de Rolland un exemple de bon maître, de maître attentif aux promesses de l'aube d'un élève, quand bien même celui-ci, à l'image du « futur grand orateur », transformerait un exercice scolaire de composition française en essai d'écriture. Schreiber l'envisage donc comme un détecteur et un révélateur de talent tel qu'il n'a pas eu l'occasion d'en rencontrer. Nul doute qu'il se souvienne, à travers ses lignes, de l'accueil que Gide lui réserva lors de leurs premières rencontres, accueil qui fut moins l'occasion d'échanges littéraires que de baisers et d'attouchements<sup>5</sup>...

Cette relation à Rolland et à ce qu'il connaît de son œuvre, découverte sans doute, comme celle de Gide, aux « galeries de l'Odéon », n'est pas nouvelle pour Schreiber. À l'heure où il écrit cette nécrologie, il se projette quelques années en arrière, à ce moment de sa prime adolescence où, reproduisant le geste de Rolland vis-à-vis de Tolstoï, il s'adressa à plusieurs maîtres de la littérature française (Gide, Carco, Duhamel) pour leur demander conseil mais aussi pour leur donner à lire des pages de ses premières productions. Il indique ainsi dans son Journal du 8 avril 1939 avoir envoyé à Rolland, qui ne lui répondra pas, une lettre à laquelle il a joint « trois poèmes » dont il se montre très fier. Né à Berlin, de confession juive, fils unique de Russes qui ont fui la révolution bolchévique, ayant passé son enfance au hasard des déplacements (Hambourg, Dantzig, Anvers, Riga, etc.) de parents, toujours en quête de moyens de subsistance, Schreiber n'a, du jour où ils s'installent à Paris, d'autre rêve qu'un rêve d'écriture, d'autre désir que de se faire reconnaître comme écrivain français afin de se sentir pleinement français. Quand ses parents s'expriment entre eux et avec lui en russe ou en allemand ou, plus rarement, en yiddish, il tient son Journal, rédige des poésies (qu'il fait lire à Gide et envoie à Rolland) et une première esquisse de roman en

français. Aussi le lien qui s'est noué entre Rolland et Tolstoï est-il moins pour lui un élément biographique, à valeur anecdotique, qu'un lien où il croit voir, réunis sans « contradictions », les deux pôles de son identité, celui d'une culture russe qu'il a reçue en héritage et celui d'une culture française qu'il se donne à grand renfort de lectures, et qui les lui montre associés en une certaine forme d'œuvres. À travers les foisonnements narratifs que peuvent avoir en commun à ses yeux les écrits d'imagination de Rolland et de Tolstoï, par ce qu'il connaît de l'écrivain français (mais aussi de Duhamel ou de Martin du Gard) et des écrivains russes (de Tolstoï, mais aussi de Dostoïevski), il entrevoit qu'il est possible de faire reconnaître en France des œuvres de facture « russe », des œuvres de longue haleine, à personnages multiples et à intrigues dispersées. Est ainsi mis en évidence un désir de filiation, qui le poussera à écrire des romans longs qu'il placera – plus ou moins consciemment – dans un cadre « franco-russe » – plus ou moins imaginaire. Ce qui lui vaudra de se faire régulièrement demander par ses éditeurs, quand ils ne les lui refuseront pas, de condenser les manuscrits souvent de plus de mille pages qu'il leur soumettra<sup>6</sup>. Comme l'indiquent les dernières lignes de sa nécrologie, Schreiber voit ainsi en Rolland, qui est plus à ses yeux qu'un écrivain ou un militant de la paix et de l'antifascisme<sup>7</sup>, une figure de réconciliation des tensions et de réduction des conflits (« confiance », « apaisement », « entente ») qui l'habitent, un être de « l'entente envers soi-même ». Soit un exemple pour lui-même, à l'heure où, marqué par la traversée de la guerre, il souhaite encore et toujours devenir Français par l'écriture, et un espoir de pouvoir vivre hors de l'« incompréhension ».

juil.2021

*Denis Pernot est professeur de littérature française à l'Université XIII. Pleiade. Est paru sous la direction de Denis Pernot « Paul Vaillant-Couturier : Écriture et politique », EUD, 2019.*

5. Sur les rencontres et les relations de Schreiber avec Gide, voir le cahier iconographique de *Boris Schreiber : une œuvre dans les tourments du siècle*, op. cit. ainsi que, sur le site de l'Association Schreiber, l'entrée inédite du Journal de Schreiber datée du 30 octobre 1938. Sur ce point, voir également le récit qui en est donné dans *Un silence d'environ une demi-heure* (Paris, Le Cherche Midi, 1996, p. 149 et suivantes).

6. *Un silence d'environ une demi-heure* est probablement le plus long de tous les romans français ayant obtenu la consécration d'un prix littéraire prestigieux, son édition originale ne comptant pas moins de 1028 pages d'un texte fort serré.

7. Ces aspects de la figure de Rolland sont évoqués, longuement, dans les autres articles que *Rouge Midi* lui consacre.

## *Ce que lui doivent les jeunes*

Article de Boris Schreiber paru dans *Rouge-Midi*, 7-8 janvier 1945

**A** l'aube de l'année nouvelle, Romain Rolland s'est éteint. Il était pour nous – génération naissante – le symbole de l'homme qui prend parti jusqu'au bout, lucide, impartial, ouvert aux souffrances, aux frémissements d'une génération – la vôtre – qui aspire à la vie.

Un soir, à Paris... Le vent froid chassait des galeries de l'Odéon les flâneurs attardés : mais nous restions là, quelques-uns, feuilletant des livres, penchés sur des phrases révélatrices.

Ainsi Paul Vaillant-Couturier, après l'écrit du baccalauréat, expliquait à un ami qu'il était enchanté de sa dissertation française, et qu'il avait traité son sujet... en vers. C'est seulement lorsque son ami lui eut démontré l'énormité de sa tentative, que Vaillant-Couturier fut accablé : il échouerait sûrement. Les professeurs étaient si traditionalistes ! Mais le futur grand orateur, au comble de la surprise, lut son nom sur la liste des admis : son correcteur avait été Romain Rolland. C'est là un fait unique dans les annales du baccalauréat.

Il a dû traverser l'étendue désolée de l'incompréhension, de la calomnie systématique. Tel professeur, un jour, se moqua devant nous de la « Tour d'ivoire » de Romain Rolland, alors qu'il personnifie, au contraire, l'adhésion totale de l'homme tout entier aux mouvements sociaux de notre époque, à leurs répercussions... Ayant à peine jeté un premier regard sur le monde il en vit la structure faussée, et écrivit aussitôt au plus grand écrivain de ce temps – à Tolstoï, pour lui demander une sorte d'appui, d'éclaircissement. Mais la poste marchait mal, encore, et des mois passèrent, et Romain Rolland avait presque perdu tout espoir, lorsque la réponse de l'écrivain russe lui parvint enfin. Ce fut l'un des jours les plus heureux de sa vie : il puisa dans une longue lettre de 10 pages, cette sorte d'apaisement qui sembla lui manquer toute sa vie.

Mais il nous apporta, à nous : apaisement, c'est-à-dire confiance en une pensée. Apaisement lorsque nous voyons quelle voie ses héros ont suivie : cette nourriture sociale meilleure, qui mérite que l'on lutte pour elle, sans arrière-pensée. Apaisement lorsque nous voyons quelle voie ses héros ont suivie : celle de l'entente par-dessus les frontières, celle de l'entente au-dessus des barrières sociales ; celle enfin de l'entente envers soi-même, par-dessus ses propres contradictions. Car toutes ces frontières, ces barrières, ces préjugés, saisissent l'homme dès sa plus tendre enfance, croissent avec lui, le font souffrir, jusqu'à ce qu'il s'en débarrasse, en réalisant la symbiose universelle des hommes unis par une pensée, pensée dont toutes les notions fausses et basses auront été éliminées. C'est en ce sens qu'il embrasse non seulement le problème de la jeunesse, mais aussi celui de la femme, de l'homme, de l'être vivant en général qui vit encore dans l'incompréhension. **BES**